



Nos grands témoins

Mgr François-Xavier Nguyen Van Thuan

(1928-2002)

Biographie

On peut aussi se reporter au PowerPoint sur le site : ispcj.com

Une famille profondément chrétienne et patriote.

Monseigneur François-Xavier Van Thuan est né le 17 avril 1928 près de Hué. Son père est issu d'une famille de commerçants et sa mère appartient à une famille de hauts mandarins. Tous deux sont catholiques et bons patriotes et comptent de nombreux ancêtres martyrs entre le 17^e et le 19^e siècle. Leur souvenir est vivant dans la famille. Ngo Dinh Kha, le grand-père maternel est l'un des rares catholiques avoir occupé d'importantes charges auprès de l'empereur du Vietnam. La mère de François-Xavier, Hiep, jouera un grand rôle dans la foi et de souci de promouvoir l'indépendance du pays. L'oncle, Diem, deviendra en 1955 le premier président de la nouvelle république du Vietnam.



Les parents de François-Xavier ont perdu leur aîné. Leur second fils, appelé Thuan, ce qui signifie volonté de Dieu, reçoit à son baptême le prénom de François-Xavier. Il aura 7 frères et sœurs. À présent, Thuan souhaite entrer au petit séminaire d'An Ninh ou son oncle Thuc, devenu prêtre puis évêque avait été élève. C'est un lieu de résistance des catholiques aux persécutions, dirigée par les MEP. C'est là qu'il développe sa grande dévotion à la Vierge, au curée darse, à Thérèse de Lisieux, à François-Xavier son saint patron.

Durant la seconde guerre mondiale, où la France est défaite et où le Japon connaît une victoire momentanée, Thuan est initié par son oncle Diem à la politique. Il lit les vies des saints dont celle de Théophile Vénard, médite le rosaire, participe chaque jour à la messe et y communie. Au séminaire, il étudie facilement le latin et les lettres chinoises qui ont façonné la culture vietnamienne.

Le communisme au Vietnam.

En mars 1945, le Japon s'empare du Vietnam mais, quelques jours plus tard, les habitants de Hué voient apparaître les premières manifestations du front de libération communiste. L'ainé des oncles de Thuan, Ngo Dinh Khoi, est arrêté le 31 août et bientôt exécuté avec son fils unique, comme traître à son pays. Thuan est furieux et incapable de pardonner. En 1963–64, il éprouvera les mêmes sentiments lorsque sa famille sera anéantie par des s'exécution ; de même lors de sa détention en 1975. Il aura du mal à apprendre à maîtriser sa colère. C'est la contemplation du Christ offensé qui lui fera comprendre qu'on peut aimer ceux qui nous ont offensé, mais il restera encore incapable de pardonner. L'exemple du père Pro, un jésuite mexicain exécuté en 1927 par le gouvernement communiste de son pays, et mourant en pardonnant à ses bourreaux, l'aidera. À l'automne 1947, Thuan entre au grand séminaire de Phu Xuan où il étudie Saint Thomas et le spirituel Garrigou-Lagrange. Il médite *l'imitation de Jésus-Christ* et le *petit office de la Sainte vierge* auxquels il restera fidèle toute sa vie.

Le jeune prêtre.

Le 11 juin 1953, Thuan est ordonné prêtre à Hué. Trois mois plus tard on décèle chez lui une tuberculose avancée qui ne laisse guère d'espoir. Transféré de l'hôpital de Hué à l'hôpital militaire français, on décide l'ablation d'un poumon. Le matin de l'opération, stupéfaction : plus aucune trace de tuberculose ! La prière incessante du rosaire par ses parents est exaucée. « C'est un miracle ! » s'écrie joyeusement Thuan qui rentre quelques jours plus tard, complètement guéri, à Hué.

À ce moment, Diên Biên Phu tombe. Et en juillet, malgré les protestations du chef du nouveau gouvernement, Ngo Dinh Diem, les accords de Genève sont signés et le pays divisé en deux, les communistes régissant en maîtres au nord. Au sud de, on proclame la république avec Diem comme premier président. Près d'un million de Vietnamiens du Nord, surtout catholique, émigre au sud. Thuan est envoyé par son évêque pour étudier à Rome, où il reste quatre ans au collège de la Propagation de la foi. Pendant les vacances, il voyage dans toute l'Europe ; en août 1957, à Lourdes il fait cette prière : « au nom de votre Fils et en votre nom, ô Marie, j'accepte les épreuves et la souffrance ». Il rentre Vietnam en 1959.

Premières responsabilités.

En 1960, Jean XXIII établit une hiérarchie ecclésiastique vietnamienne ; Thuan est élu par les professeurs à la tête du petit séminaire. Trois ans plus tard, le 1^{er} novembre 1963, des généraux déclenchent un coup d'État ; Diem tente de négocier, mais en vain. Le lendemain, après la messe et sa confession, il est assassiné avec son frère Nhu. Six mois plus tard, Can, frère de Diem tombe aux mains des rebelles et est exécuté. Pour Thuan, c'est un cauchemar : quatre de ses oncles sont assassinés, deux autres en exil, ses parents en mauvaise santé, et l'indépendance du Vietnam est compromise. Il est choisi comme vicaire général, ce qui lui procure une diversion.

Naissance des groupes Espérance

En avril 1967, il est nommé évêque de Nha Trang par Paul VI. Le diocèse compte 1.160.000 habitants dont 130.000 catholiques. Thuan est consacré évêque à Hué le 24 juin. C'est à cette époque qu'il rencontre à Paris, lors d'une retraite chez les MEP, Jean Canivez qui lui parle de notre institut séculier des Prêtres du cœur de Jésus, une forme d'association qui convient bien dans des temps troublés. De retour au Vietnam, Mgr Thuan s'empresse de susciter des groupes qu'il appelle *Groupes Espérance*. Telle est l'origine de notre présence au Vietnam.

L'année suivante, l'offensive du Viêt-Cong laisse penser que les communistes vont contrôler le sud malgré la présence américaine. Le nouvel évêque décide d'intensifier la formation des paroissiens laïques et la pastorale des vocations. En huit ans, le nombre de séminaristes passe de 42 à 147 et celui des petits séminaristes, de 200 à 500. En avril 1975, Thuan ordonne de nombreux séminaristes peu avant la prise de contrôle de la cité épiscopale par les communistes. Son diocèse peut affronter les restrictions.

Évêque coadjuteur de Saïgon

Peu à peu, le Viêt-Cong occupe les villes les plus importantes, ce qui entraîne l'immigration de milliers de personnes vers le sud. Thuan envoie des avions parachuter des tonnes de médicaments et de vivre à ceux qui fuient, ce qui lui attire l'hostilité des communistes. Le 23 avril, il apprend que Paul VI l'a nommé coadjuteur de l'archevêque de Saïgon. Sans penser aux conséquences dramatiques de cette décision, Thuan part pour la capitale du Sud.

13 ans de captivité

Des catholiques influents, ralliés aux communistes, l'incitent à retourner à Nha Trang, car ils ne supportent pas qu'un membre de la famille de Ngo Dinh devienne archevêque de Saïgon. Le 13 août, il reçoit l'ordre de se rendre à l'ancien palais présidentiel où on l'accuse d'être un agent d'un complot du Vatican. N'avouant rien, on le conduit de nuit dans un village proche de Nha Trang, où il est placé en résidence surveillée chez le curé avec interdiction de communiquer sous peine de représailles contre le diocèse. Dans l'impossibilité d'agir, il est rempli de ressentiment contre ses ennemis. Réfléchissant à la captivité de saint Paul à Rome, il décide d'écrire comme lui des lettres à ses fidèles : il griffonne quelques conseils sur les feuillets d'un calendrier qu'il jette par la fenêtre et qui sont recueillis quotidiennement par un jeune garçon qui les retranscrit au péril de sa vie. C'est le début des écrits *Sur le chemin de l'espérance*. Ces textes sont imprimés sans nom d'auteur et circulent parmi les fidèles, même en France et aux États-Unis. Furieuses, les autorités transfèrent Thuan au camp de Phu Khanh où il est enfermé dans une minuscule cellule sans fenêtre, aux murs moisis et couverts de champignons et, souvent, dans l'obscurité totale. Il y reste neuf mois, ne pouvant en sortir que deux fois par jour pour aller aux toilettes et n'ayant le droit de dire un mot à qui que ce soit. L'isolement produit de l'effet : « *De nombreux sentiments confus tournent dans ma tête, dira-t-il plus tard : tristesses, peur, tension nerveuse. Mon cœur est déchiré par l'éloignement de mon peuple... je ne réussissais pas à dormir, j'étais tourmenté à l'idée de laisser aller à la ruine tant d'œuvres que j'avais engagées pour Dieu, et mon être se révoltait. Une nuit, une voix m'a dit, au plus profond de mon cœur : « Pourquoi te tourmenter ainsi ? Tu dois faire la différence entre Dieu et les œuvres de Dieu. Tout ce que tu as entrepris et que tu désires continuer à faire est excellent : ce sont les œuvres de Dieu, mais ce n'est pas Dieu ! Si Dieu veut que tu abandonnes tout cela, fais-le tout de suite aimée ta confiance en lui. Il fera les choses infiniment mieux que toi... tu as choisi Dieu seul, et non pas ses œuvres ! »*. Cette lumière m'apportait une paix nouvelle qui m'a aidé à dépasser des moments physiquement à la limite du supportable ».

Un long chemin d'espérance

Dès cet instant, le regard de Mgr Van Thuan est transformé : en fixant les yeux sur la croix, il comprend que c'est au moment où Jésus est le plus faible, *méprisé et abandonné des hommes* (Es 53,3) qu'il accomplit la rédemption du monde. Dès lors, François-Xavier ne peut plus agir pour Dieu, mais aucun geôlier ne peut l'empêcher d'aimer Dieu.

Le 29 novembre 1976, on le conduit dans un camp de travail dans les montagnes du Nord Vietnam. Là, il obtient d'un chrétien un peu de vin, présenté comme *un remède contre le mal d'estomac*, et un peu de pain caché dans une lampe torche. Il célèbre l'eucharistie en cachette et en éprouve en

permanence une grande joie. Il donne la communion aux détenus catholiques, en se faisant des complices parmi les gardiens grâce à sa franchise et à sa douceur.

Mais le 25 février 1977, on le transfère dans une prison plus stricte près de Hanoï. Le 13 mai 1978, il est emmené dans le presbytère délabré de Giang Xa, une paroisse où les chrétiens ont abandonné toute pratique et sont devenus anti catholique. Il est néanmoins autorisé à célébrer la messe, mais seul, avec l'interdiction de parler à qui que ce soit. Pourtant une rencontre fortuite lui apprend que certains villageois lui sont apparentés par alliance. Dès lors, les villageois comprennent qu'on leur a menti et changent d'attitude à son égard. Même un couple de paroissiens, surnommés par dérision « les saints » car ils appartenaient un réseau d'espions des chrétiens, vont se convertir et se confesser à lui grâce à sa douceur et à sa bonté. Il obtient de lever leur excommunication. Leur exemple devient contagieux : bientôt plusieurs indicateurs d'autres villages viendront le trouver pour se réconcilier avec Dieu et l'Église, ainsi que des centaines d'autres personnes. Durant ce séjour il écrit les *Pèlerins du chemin de l'espérance, Le chemin de l'espérance à la lumière de la Parole de Dieu et du Concile* ; des textes qu'il fait passer au sud Vietnam

Le gouvernement s'inquiète de la tranquillité qui règne dans les paroisses et se rend à l'évidence : le réseau d'espionnage est neutralisé. Dès lors, le 5 novembre 1982 à l'aube, Mgr Thuan est emporté dans un fourgon de police un endroit où personne ne songera à le chercher : une résidence des agents de la sécurité publique. Il lui est interdit de sortir de sa chambre de parler à qui que ce soit et de regarder par la fenêtre. Ce régime dure six années. Il n'a plus peur de la solitude et, à force de gentillesse, il parvient à communiquer avec ses gardiens et à être traité humainement.

Désarmés par cette « corruption des innocents », les autorités décident au bout de quelques mois de le transférer dans la prison de la rue Hoa Ma à Hanoï. Là, il continue de célébrer l'eucharistie qui lui donne force et courage. Il apprend par un officier de la sécurité que Jean-Paul II a reçu une supplique des évêques vietnamiens demandant la canonisation des martyrs de leur pays. Cela rend impossible sa libération qui avait été envisagée. Un peu plus tard, Mgr Thuan apprend que le gouvernement, impressionné par la détermination de Jean-Paul II de canoniser 117 martyrs du Vietnam en juin 1988, permet d'organiser quelques manifestations. Dans sa cellule, Mgr Thuan chante le Te Deum, uni à ces martyrs, ce qui lui donne courage et force. Dès lors il est prêt à endurer jusqu'à la mort sa captivité, si telle est la volonté de Dieu.

La libération

Le 21 novembre 1988 en la fête de la présentation de Marie, Thuan entend sonner un téléphone et fait cette prière : « *Mère, si ma présence dans cette prison est utile à l'Église, donnez-moi la grâce de mourir ici. Mais si je peux encore servir l'Église d'une autre façon, faites que je sois libéré.* ». Ayant à peine terminé son petit-déjeuner, il voit s'ouvrir violemment la porte de sa cellule : « *Prépare-toi ! Nous allons chez un membre très haut placé du gouvernement !—Je suis prêt* ». Pendant le trajet, il apprend qu'il va être reçu par le ministre de l'intérieur, Mai Chi Tho. Il est accueilli dans un luxueux salon et on lui sert le thé avec cérémonie sans dire un mot. Puis, le ministre l'interroge : « *quelle est votre lien avec Ngo Dinh Diem ?—Je suis son neveu* ». Après un silence : « *vous savez, pendant la guerre, on identifiait diem avec les États-Unis. Maintenant, il ne nous crée plus aucun problème... nous ne devrions plus regarder vers le passé ; nous devrions chercher ce que chacun de nous peut faire pour le pays* ». En souriant, il regarde Thuan : « *que désirez-vous aujourd'hui ?—Je veux être libre !—Et bien, quand voudriez-vous être libéré ?* ». Thuan rassemble tout son courage : « *aujourd'hui !* ». Le ministre se redresse, et Thuan poursuit : « *il y a trop longtemps que je suis en prison : trois pontificats, quatre secrétaires du P.C. soviétique, cela fait beaucoup !* ». Le ministre éclate de rire : « *c'est vrai !* ». Il donne alors ses ordres, se lèvent et serrent la main de Thuan. Il est emmené à l'archevêché de Hanoï ou on

la signe à résidence. Plein de reconnaissance, Thuan remercie la Vierge : « *Sainte-Marie, vous m'avez rendu la liberté ! Dites-moi ce que je dois faire maintenant.* ».

Après quelques semaines, Mgr Thuan obtient un visa pour aller visiter ses parents réfugiés en Australie et rencontrer le pape à Rome. Curieusement, il reçoit le visa. À Rome, il est touché de constater que Jean-Paul II a suivi de près sa captivité. En parcourant la ville, il s'interroge : « *Pourquoi suis-je ici ? Dieu a protégé ma vie : que veut-il de moi maintenant ?* ». De retour au Vietnam, il bénéficie de la semi-liberté qui lui est imposée. Étant toujours le coadjuteur de l'archevêque de Saïgon, et celui-ci étant avancé en âge, il peut être appelé à devenir l'un des premiers prélats de l'Église vietnamienne. Le gouvernement ne le veut à aucun prix ; par ailleurs il ne tient pas à apparaître comme le rénovateur de la nation, image qu'il donne au monde. En décembre 1989, 1 mois après la chute du mur de Berlin, le ministre de l'intérieur signifie aux évêques réunis que le gouvernement n'acceptera pas l'élection de Monseigneur Van Thuan à un poste de responsabilité. En 1991, embarrassé par la situation, le gouvernement suggère à ce dernier *d'aller passer un peu de temps à Rome*. En clair, il s'agit d'un simple aller que Thuan n'accepte qu'après avoir reçu l'accord du Saint-Siège. En décembre il quitte le Vietnam. En mars 1992, il saura que toute demande de retour lui sera refusée.

L'exil

Durant les deux premières années de son exil, Mgr Thuan s'occupe de la diaspora vietnamienne. Ces livres qui connaissent un succès grandissant sont traduits en de nombreuses langues et les principaux pays européens l'invitent à prendre la parole lors de retraites ou de rassemblements.

En avril 1994, Jean-Paul II le nomme vice-président du Conseil pontifical Justice et Paix qui est chargée de promouvoir le respect des droits de la personne humaine et de répandre dans le monde la doctrine sociale de l'Église. Le 2 février 1997, il achève son livre *Cinq pains et deux poissons*, dans lequel il évoque quelques-uns des souvenirs les plus poignants de sa captivité. En décembre 1999, il est choisi pour donner les exercices spirituels à la Curie romaine en faisant largement part de son expérience personnelle. À la fin de la retraite, Jean-Paul II déclare : « *Il a renforcé en nous la certitude apaisante que lorsque tout effondre autour de nous, et peut-être même en nous, le Christ demeure notre soutien le plus immuable.* ». Un an plus tard, le 21 février 2001 il est créé cardinal.

Il célèbre à Boston, aux États-Unis, le triduum pascal. Quelques jours plus tard il subit une intervention chirurgicale grave. Atteint d'une forme rare de cancer, il vit au jour le jour, sans se préoccuper de laisser un héritage bien défini. Lors des funérailles d'un politicien italien, il dira dans l'une de ses dernières homélies : « *béni soit le dirigeant qui ne craint ni la vérité ni les médias, car au jour du jugement, c'est à Dieu seul qu'il répondra, et non aux peuples ou aux médias* ». Il meurt le 16 septembre 2002. Le pape Jean-Paul II dira de lui : « *qu'il demeurait le regard fixé sur le crucifix qu'il avait devant lui. Il priait en silence pendant qu'il accomplissait son ultime sacrifice* ».

Rédigé à partir d'*Une vie d'espérance*, François-Xavier Nguyen Van Thuan. Prisonnier politique. Apôtre de la paix. Par André Nguyen Van Chau, éd. du Jubilé. Sarment, 380 p. 2007.

Michel Van Herck, pcj.

La cause de béatification de Mgr Van Thuan est introduite à la Congrégation pour la cause des saints à la demande du Conseil pontifical Justice et Paix.

Le cardinal est un modèle d'espérance pour nous tous et plus généralement pour toute l'église. L'avancée de la cause est délicate alors que le Vietnam et le Saint-Siège tente d'établir des relations diplomatiques pleines

Prière (de la F.C.U.) en vue d'obtenir la canonisation de Mgr Van Thuan

Père miséricordieux,

Tu as choisi ton serviteur, le Vénérable François-Xavier Nguyen Van Thuan, pour vivre fidèlement de l'Évangile et en témoigner avec audace en des temps difficiles.

Tu l'as appelé au ministère apostolique dans le service de l'Église du Vietnam et de l'Église universelle.

Jésus notre espérance,

Tu as fait de François-Xavier l'ami de ton cœur pour nous ouvrir un chemin d'espérance.

Esprit consolateur,

Tu lui as donné force et courage pour répondre à tes appels et soutenir la foi de ses frères en créant les groupes Espérance.

Trinité sainte,

Répands en nos cœurs l'espérance dont tu l'as comblé et accorde-nous de pouvoir le vénérer comme un saint, dans ton Église.

Vierge Marie,

Qui as été si présente dans la vie de François-Xavier, et qu'il a tant priée dans les épreuves, obtiens-nous la grâce de l'entendre bientôt proclamé bienheureux.

Amen

Bibliographie de Mgr Van Thuan

Alors qu'il a vécu dans l'obscurité totale durant ces 13 ans d'incarcération en différents endroits du Vietnam, les textes de Mgr Van Thuan ont été très rapidement diffusés par les chrétiens vietnamiens réfugiés dans le monde libre.

L'ouvrage le plus connu s'intitule « *Un chemin d'espérance* ». Il comporte plusieurs éditions enrichies par son auteur après sa captivité. La base initiale reste la même : des billets griffonnés par l'évêque, glissé par la fenêtre à un enfant qui les recueillait et les faisait transcrire par sa maman. Ces brefs textes d'encouragement, plein d'espérance, était diffusé sous le manteau et connurent très vite l'impression.

Il en existe quatre éditions (Ed. Le Sarmet.Fayard) : « *Sur le chemin de l'espérance* » ; « *Les pèlerins du chemin de l'espérance* » ; « *Le chemin de l'espérance à la lumière de la parole de Dieu et du concile* » ; « *Prières d'espérance* »

Aux éditions Médiaspaul a été édité « *J'ai suivi Jésus... un évêque témoigne* » (1997) qui traduit l'original italien : « *Cinque pani e due pesci* ». Ce petit livre, aujourd'hui épuisé, a été rédigé par le cardinal en préparation au jubilé de l'an 2000 et s'adressait aux jeunes.

« *Témoins de l'espérance. Le testament du cardinal Van Thuan* » (Ed. Nouvelle cité) reprend la retraite prêchée au Vatican, en 2000, à la demande du pape Jean-Paul II.

Deux ouvrages récents sont consacrés au cardinal : « *Van Thuan. Libre derrière les barreaux* » par Teresa Guttiérrez . » Par Teresa par Teresae De Cabeades (éd. Nouvelle cité, 2018,340 p.). L'ouvrage est rédigé de façon vivante comme si l'auteur accompagnait son héros.

Et : « Monseigneur Thuan. Un évêque face au communisme » par Anne Bernet (éd. Tallandier, 2018, 540 p.). Livre bien documenté, avec photos, citations assez longues de textes parfois inédits en

français. L'ouvrage a parfois des accents hagiographiques, bien que l'auteur soit historienne, juriste et journaliste.

Pour aller plus loin dans la connaissance de Mgr Van Thuan : des textes

1. Choisir Dieu et non les œuvres de Dieu

Le plus dur, c'est la longue tribulation de neuf années d'isolement, avec deux gardiens seulement. C'est une vraie torture mentale, dans le vide absolu, sans travail, marchant dans ma cellule depuis le matin jusqu'à 9h30 du soir pour ne pas être perclus d'arthrose. Je suis au bord de la folie.

À plusieurs reprises, je suis tenté, tourmenté par le fait que j'ai 48 ans, l'âge de la maturité : j'ai travaillé huit ans comme évêque, j'ai acquis une vaste expérience pastorale et me voilà isolé, inactif, séparé de mon peuple par 1700 km de distance !

Une nuit, du plus profond de mon cœur, j'entends comme une voix qui me suggère : « pourquoi te tourmenter ? Tu dois faire la distinction entre Dieu et les œuvres de Dieu. Tout ce que tu as accompli et ce que tu désires faire encore : visite pastorale, formation des séminaristes, des religieux, des religieuses, des laïcs, des jeunes, construction d'écoles, de foyers pour étudiants, mission pour l'évangélisation des non chrétiens... tout cela est œuvre excellente, ce sont les œuvres de Dieu, mais elles ne sont pas Dieu ! Si Dieu veut que tu abandonnes toutes ces œuvres en les remettant entre ses mains, fais-le tout de suite et aie confiance en lui. Dieu le fera infiniment mieux que toi ; quant à lui, il confiera ses œuvres à d'autres qui sont beaucoup plus compétents que toi. Tu as choisi Dieu seul et non ses œuvres ! »

J'avais toujours appris à faire la volonté de Dieu. Mais cette lumière me donne une nouvelle force qui change totalement ma façon penser et qui m'aide à dépasser des moments quasi impossibles physiquement.

Parfois, un excellent programme doit être abandonné, inachevé ; certaines activités commencées dans l'enthousiasme doivent être continuées au milieu des entraves ; démission de haut niveau réduit à d'humbles activités. Cela te trouble et te décourage, peut-être. Mais le seigneur m'appelle-t-il à le suivre, lui, ou à suivre telle initiative ou telle personne ? Laisse faire le seigneur : il fera tout tourner au mieux.

Tandis que je me trouve dans la prison de Phu-Khanh, dans une cellule sans fenêtre, il fait très chaud, je suffoque. Je sens que je perds ma lucidité peu à peu, jusqu'à l'inconscience ; tantôt la lumière reste allumée jour et nuit, tantôt il fait toujours noir et il y a tant d'humidité que des champignons poussent sur mon lit. Dans le noir j'ai vu un trou au bas du mur (pour l'écoulement de l'eau) : je passe ainsi plus de 100 jours par terre, en glissant le nez dans ce trou pour respirer. Quand il pleut, le niveau de l'eau monte et de petits insectes, des grenouilles, des vers de terre et des mille-pattes, monte dans ma cellule : je les laisse entrer, je n'ai plus la force de les faire partir.

Choisir Dieu et non les œuvres de Dieu : Dieu me veut ici et pas ailleurs.

Cinq pains et deux poissons, Médiaspaul, Paris 1997, pp, 21–

23

2. Ecrire, une œuvre d'amour

Lorsque j'étais astreint à la résidence obligatoire, dans le village de Cậy Vông, sous la surveillance de la police, j'étais obsédé jour et nuit par cette pensée : « Mon peuple ! Mon peuple que j'aime tant : troupeau sans pasteur ! Comment puis-je entrer en contact avec mon peuple, justement au moment où ils ont le plus besoin de leur pasteur ? Les librairies catholiques ont été confisquées, les écoles fermées. Je n'attendrai pas –me suis-je dit. Je veux vivre le moment présent, en le comblant d'amour. Mais comment ? »

Une nuit me tient une lumière : « François, c'est très simple. Fais comme saint Paul, lorsqu'il était en prison : il écrivait des lettres ou différentes communautés ». Le matin suivant, j'ai fait signe un petit garçon de sept ans, Quang, qui revenait de la messe de cinq heures, encore dans l'obscurité, et je lui ai demandé : « Dis à ta maman d'acheter pour moi de vieux blocs de calendriers. ». Tard le soir, tandis qu'il faisait sombre un nouveau, Quang m'a apporté les calendriers et toutes les nuits, d'octobre à novembre 1975, j'ai écrit dans la prison un message à mon peuple. Chaque matin, le petit garçon venait chercher les feuilles pour les emporter chez lui et faire recopier le message par ses frères et sœurs. Voilà comment a été écrit le livre *le chemin de l'espérance* publiée maintenant en 11 langues.

En 1989, quand je suis enfin sorti de prison, j'ai reçu une lettre de mère Teresa avec ces paroles : « Ce n'est pas le nombre de nos activités qui est important, mais l'intensité d'amour que nous mettons en chaque action. ».

Cinq pains et deux poissons, o.c. pp 77–78

3. L'amour à la mesure de l'Amour

Jésus est Dieu, et son amour ne peut qu'être infini comme Dieu. Ce n'est pas un amour qui donne quelque chose mais il se donne lui-même : *après avoir aimé les siens... il les aima jusqu'au bout* (Jn 13, 1). *Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de lui-même pour ceux qu'il aime* (Jn 15, 13).

Jésus a tout donné, sans réserve : il a donné sa vie sur la croix et il a donné son corps et son sang dans l'eucharistie. Voilà la mesure avec laquelle nous sommes appelés à aimer nous aussi : prêts à donner notre vie pour ceux qui travaillent avec nous ; prêts à donner la vie l'un pour l'autre.

Dans la majorité des cas, ce *donner la vie* que nous demande de Jésus, ne s'accomplit pas dans l'effusion de sang, mais dans le quotidien, par de nombreux petits gestes, en nous mettant au service des autres, même de ceux qui, pour une raison ou une autre, peuvent nous apparaître comme « inférieurs ».

On sait que, à la différence des synoptiques, dans son récit de leur solennel de la dernière cène, l'évangéliste Jean ne parle pas de l'institution de l'eucharistie, mais de Jésus qui lave les pieds de ses disciples parce que, *ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi* (Jn 13, 15).

Servir signifie devenir « eucharistie » pour les autres, nous identifier à eux, partager leurs joies, leurs douleurs, apprendre à penser avec leur tête, à sentir avec leur cœur, à « marcher dans leurs mocassins » comme dit le proverbe indien.

Je me souviens de quelques moments de ma vie qui continuent à être une lumière pour moi quand je pense aux grands devoirs du témoignage chrétien.

Quand je fus mis en quartier d'isolement, je fus confié à cinq gardiens : à tour de rôle, deux d'entre eux étaient toujours avec moi. Leur chef leur avait dit : « Nous vous remplacerons tous les 15 jours par un autre groupe, pour que vous ne soyez pas « contaminés » par ce dangereux évêque ».

Par la suite ils ont décidé : « Nous ne vous changerons plus ; autrement cet évêque contaminera tous les gardiens ».

Au début les gardes ne m'adressaient pas la parole. Ils répondaient seulement par oui et par non.

C'était vraiment triste. Je voulais être aimable et courtois avec eux, mais c'était impossible. Ils évitaient de parler avec moi.

Une nuit, une pensée m'est venue : « François, tu es encore très riche, tu as l'amour du Christ dans le cœur ; aime-les comme Jésus t'a aimé ».

Le lendemain je me suis mis à les aimer encore plus, à aimer Jésus en eux, en souriant, en échangeant avec eux des paroles gentilles. J'ai commencé à raconter des histoires sur mes voyages à l'étranger, à expliquer comment vivent les peuples en Amérique, au Canada, au Japon, aux Philippines... à parler d'économie, de liberté, de technologie.

Cela a stimulé leur curiosité et les a poussés à me poser de nombreuses questions. Peu à peu nous sommes devenus amis. Ils ont voulu apprendre des langues étrangères : le français, l'anglais... mes gardiens sont devenus mes élèves !

Une autre fois, sur la montagne de Vinh Quang, je devais tailler du bois, un jour de pluie. J'ai demandé au garde :

- Puis-je vous demander une faveur ?
- Dites-moi, je vous aiderai.
- Je voudrais tailler un morceau de bois en forme de croix.
- Ne savez-vous pas qu'il est sévèrement défendu d'avoir le moindre signe religieux ?
- Je le sais –ai-je répondu–mais nous sommes amis, et je vous promets de la garder caché.
- Ce serait extrêmement dangereux pour nous deux.
- Fermez les yeux, je vais faire ça toute suite et je serai très prudent.

Il s'est éloigné et m'a laissé seul. J'ai taillé la croix et je l'ai gardée cachée dans un bout de savon jusqu'à ma libération. Avec un encadrement métallique, ce bout de bois est devenu ma croix pectorale.

Dans une autre prison, j'ai demandé un bout de fil électrique à mon gardien, avec qui j'étais devenu ami. Épouvanté il m'a dit : « j'ai appris à l'Université de la Sécurité que, si quelqu'un veut du fil électrique, ce qu'il veut se suicider.

Je lui ai expliqué :

- Les prêtres catholiques ne se suicident pas.
- Mais que voulez-vous faire avec un fil électrique ?

- Je voudrais fabriquer une chaîne pour porter ma croix.
- Comment pouvez-vous faire une chaînette avec du fil électrique ? C'est impossible !
- Si vous m'apportez de petites tenailles, je vous montrerai comment faire.
- C'est trop dangereux !
- Mais nous sommes amis !

Trois jours plus tard, il m'a dit : « C'est difficile de vous refuser quelque chose. Demain soir, quand je serai de garde, je vous apporterai un bout de fil électrique. Il faudra que tout soit fini en quatre heures. »

Le soir suivant, en faisant sorte que personne ne nous découvre, de 7 à 11 heures, avec de petites tenailles, nous avons taillé le fil électrique en morceaux de la dimension d'une allumette, nous les avons façonnés... et la chaînette était prête avant que n'arrive l'autre gardien.

Cette croix et cette chaînette, je les ai portées sur moi chaque jour, non parce que ce sont des souvenirs de la prison, mais parce qu'elles manifestent une de mes convictions profondes, qu'elles sont pour moi un rappel constant : seul l'amour chrétien, et non les armes, les menaces ou les médias, peut changer les cœurs. C'est l'amour qui prépare des chemins à l'annonce de l'Évangile. L'amour triomphe de tout ! Quand l'amour est vrai, il suscite encore l'amour en réponse. Alors on aime et on est aimé à nouveau. Et se réalise sur la terre le commandement nouveau de Jésus : *aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés* (Jn 15, 12). L'amour réciproque est l'accomplissement de l'art d'aimer.

Cinq pains et deux poissons, . o.c. pp 97–101

4. Accompagner les souffrants

Le 1^{er} décembre 1976, à 9 heures du soir, je suis soudainement réuni à un groupe de prisonniers. Enchaînés l'un à l'autre, deux par deux, on nous charge sur un camion. Un court voyage nous emmène à Tân-Câng (Newport), le nouveau port militaire que les Américains avaient ouvert quelques années auparavant. Nous voyons devant nous un bateau, laissé dans l'obscurité pour que les gens ne s'aperçoivent pas de ce qui se passe. On nous embarque vers le Nord, pour un voyage de 1700 km.

Avec les autres prisonniers on nous met dans la cale du navire, là où l'on entrepose le charbon. Il n'y a qu'une petite lampe à pétrole, pour le reste, c'est l'obscurité totale. Nous sommes 1500 personnes, dans des conditions indescriptibles. Une tempête se déchaîne dans ma tête. Jusqu'alors j'étais dans mon diocèse, mais maintenant qui sait où je vais finir ! Je médite sur les paroles de Paul : « Maintenant, prisonnier de l'Esprit, me voici en route pour Jérusalem. Je ne sais pas quel y sera mon sort, mais en tout cas, l'Esprit Saint me l'atteste, de ville en ville, chaînes et détresses m'y attendent » (Ac 20, 22–23). Je traverse cette nuit dans l'angoisse.

Le lendemain, quand un peu de soleil filtre dans la cale, j'aperçois autour de moi les visages tristes et désespérés des autres prisonniers. Il règne une atmosphère d'enterrement. L'un d'entre eux a tenté de se suicider avec un fil de fer. Les autres m'appellent. Je parle avec lui. À la fin, il accepte de m'écouter. (Il y a deux ans, au cours d'une rencontre inter religieuse en Californie, j'ai revu cet homme. Plein de joie, il est venu vers moi, m'a remercié et a montré à tout le monde les cicatrices qu'il porte encore au cou).

Durant ce voyage, quand les prisonniers apprennent que je suis l'évêque Van Thuan, ils s'approchent de moi pour me communiquer leurs angoisses. Les heures passent et, toute la journée, je partage leurs souffrances et les réconforte. La seconde nuit, dans le froid décembre de l'océan Pacifique, je commence à comprendre que c'est pour moi le début d'une nouvelle étape de ma vocation. Je passe les trois jours du voyage à soutenir mes compagnons de prison et à méditer sur la passion de Jésus. J'avais organisé, dans mon diocèse, différentes initiatives en vue de l'évangélisation des non chrétiens. Maintenant il s'agit d'aller avec Jésus aux racines de l'évangélisation. Il s'agit de m'en aller avec lui mourir *extra-muros* : hors de l'enceinte sacrée.

Témoignage de l'espérance, éd Nouvelle Cité, pp. 103–105

5. Le Père ne nous abandonne jamais

« *La première fois que j'ai présenté ma défense, personne ne m'a assisté, tous m'ont abandonné. [...] Le Seigneur, lui, m'a assisté ; il m'a revêtu de force, afin que par moi, le message fut pleinement proclamé et qu'il fut entendu de tous les païens* » (2Tm 4, 16–17).

Dans ces paroles de Paul se reflètent son expérience durant les dures années de la prison. Non pas que les fidèles et les prêtres m'aient abandonné. Mais personne ne pouvait rien faire pour moi. Je suis resté complètement isolé et j'ai fait l'expérience de l'abandon. Mais *le Seigneur m'a assisté* ; le Père donc, même lorsqu'il se cache, ne nous abandonne pas.

La prison où je me trouvais durant les premiers mois était dans la partie la plus catholique de Nha Trang, là où j'avais été évêque pendant huit ans.

De ma cellule, j'entendais matin et soir les cloches de ma cathédrale, et tout au long du jour, celle de tant de paroisses et de communautés religieuses. J'aurais préféré être à la montagne pour ne rien entendre.

Pendant la nuit, dans le silence, j'entendais le bruit des vagues du Pacifique, que je voyais depuis la fenêtre de mon bureau. Personne ne savait où je me trouvais, bien que la prison de soi distante de chez moi que de quelques kilomètres. Je vivais l'absurde !

Le soir du 1^{er} décembre 1976, comme je l'ai déjà raconté, on nous enlève de la prison de Thu-Duc et on nous embarque sur le navire Hai-Phong. Ce soir-là, dans l'attente de l'embarquement, on nous fait asseoir par terre, dans l'obscurité. Au loin, à 3 km, je vois les lumières de la ville de Saïgon, centre du diocèse où j'ai été nommé coadjuteur le 24 avril 1975. Je sais qu'un voyage m'attend qui m'emmènera loin d'ici. La douleur en moi se fait poignante. Je pense à l'apôtre Paul qui prend congé à Milet des anciens d'Éphèse, en sachant qu'il ne les reverra jamais plus. Et je ne peux pas prendre congé des miens. Je ne peux ni les réconforter, ni leur donner quelques conseils. Je leur dis adieu intérieurement, spécialement à mon ami le vieil archevêque Paul Nguyen van Binh, le cœur déchiré à la pensée de ne plus jamais le revoir. Et de fait, jusqu'à aujourd'hui, je ne les ai plus jamais rencontrés.

J'ai éprouvé dans tout cela une profonde souffrance pastorale, mais je peux témoigner que le Père ne m'a pas abandonné et qu'il m'a donné la force.

Je ne savais pas que cette situation allait durer 15 ans. J'allais vivre au Nord Vietnam de 1976 à 1991.

In Témoignage de l'espérance, éd. Nouvelle Cité 2003, pp.114–116

L'amour extrême de Jésus nous pousse à vivre – pour ce qui nous est donné – comme lui et à vivre en lui chaque douleur. Et nous le pouvons. Nous le pouvons aussi, reconnaissant dans chacune

de nos douleurs, ou dans celle des autres, un aspect est un reflet de sa douleur infinie, l'un de ces visages, nous ne l'éloignons pas de nous chaque fois qu'il se présente, mais nous accueillons cette souffrance comme si nous l'accueillions lui-même. Et si ensuite, nous oubliant nous-mêmes, nous nous projetons en ce que Dieu nous demande au moment présent, dans les prochains qu'il place à côté de nous, dans une attitude d'amour, nous voyons alors que bien souvent la douleur disparaît comme par enchantement et que seul l'amour nous reste dans l'âme.

Mettre en valeur chaque douleur, en la considérant comme l'un des innombrables visages de Jésus crucifié et en nous unissant à lui, revient à entrer dans la même dynamique que lui, faites de douleur-amour ; cela signifie participer à sa lumière, à sa force, à sa paix ; retrouver en nous une nouvelle présence de Dieu, plus pleine.

Je me souviens de mon expérience durant ces années obscures. En cet abîme de souffrance, quelques sentiments m'assuraient la paix de l'âme : je n'ai jamais cessé d'aimer tout le monde, je n'ai exclu personne de mon cœur. C'est Dieu amour qui me jugera – me suis-je dit – et non le monde, ni le gouvernement, ni la propagande. Tout passe, Dieu seul suffit. Je suis dans les mains de Marie. Je dois être fidèle à l'exemple de mes ancêtres martyrs, à l'enseignement appris de ma mère dès mon plus jeune âge.

Mais unir chaque douleur à celle du Christ en croix, cela veut dire aussi devenir, en lui et avec lui, instrument du salut. Et là je pense à nous en tant que prêtres.

In Témoins de l'espérance, éd. Nouvelle cité, pp 123–124

6. En Eglise

Permettez-moi de vous rapporter une expérience très simple qui date toujours du temps de mon emprisonnement.

Il est difficile d'imaginer avec quelle ardeur nos fidèles, dans les années de dure épreuve (à partir de 1958), défiant la punition ou la prison parce qu'il s'agissait de « propagande étrangère et réactionnaire », cherchaient à écouter Radio Vatican pour sentir palpiter le cœur de l'Eglise universelle et être uni au successeur de Pierre. Plus tard j'en ai fait moi-même l'expérience.

J'étais en quartier d'isolement à Hanoi, lorsqu'un jour, une dame de la police m'apporta un petit poisson que je devais cuisiner. À peine ai-je regardé le papier qui l'enveloppait qu'un sursaut de joie m'a envahi, que je me suis toutefois bien gardé de manifester extérieurement. La joie ne venait pas du poisson, mais bien plutôt de la feuille de journal qui l'enveloppait : deux pages de *l'Osservatore Romano*. Ces années-là, quand le journal du Vatican arrivait à la poste d'Hanoi, il était souvent confisqué et vendu comme papier au marché. Ces deux pages avaient été utilisées comme papier d'emballage. Calmement, sans me faire remarquer, j'ai soigneusement lavé les feuilles pour leur enlever leur mauvaise odeur, je les ai fait sécher au soleil et les ai conservées comme une relique.

Je sais bien que *l'Osservatore Romano* n'est pas le Saint-Siège mais pour moi, en régime d'isolement, ces pages ont été un signe de la communion avec Rome, avec Pierre, avec l'Eglise, une accolade venue de Rome. Je n'aurais pas pu survivre si je n'avais pas eu la conscience de

faire parti de l'Église. Des moines de l'Antiquité, on disait aussi qu'ils « étaient séparés de tout et unis à tous » (cf. Evagre le Pontique).

Nous vivons aujourd'hui dans un monde qui rejette les valeurs de la civilisation de la vie, de l'amour, de la vérité ; notre espérance est l'Église, *imago Trinitatis* [image de la Trinité].

In *Témoign d'une espérance*, éd. Nouvelle Cité, pp. 197–198

7. L'eucharistie dans ma vie

Lorsqu'en 1975 j'ai été mis en prison, une question angoissante a fait son chemin en moi : « Est-ce que je pourrai encore célébrer l'eucharistie ? » C'est la même question que m'ont posée plus tard les fidèles. À peine m'ont-ils vu qu'ils m'ont demandé : « Mais avez-vous pu célébrer la sainte messe ? »

Au moment où tout venait à me manquer, l'eucharistie a été au sommet de mes pensées. Et cela, non par pure dévotion, mais parce que l'eucharistie est pain de vie : « Celui qui mangera de ce pain vivra pour l'éternité. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie » (Jn 6, 51). [...]

J'en reviens à mon expérience. Lors de mon arrestation, j'ai dû partir tout de suite, les mains vides. Le lendemain, on m'a permis d'écrire aux miens pour demander des choses plus nécessaires : vêtements, dentifrice... J'ai écrit : « S'il vous plaît, envoyez-moi un peu de vin, comme médicament contre le mal d'estomac ». Les fidèles ont tout de suite compris.

Ils m'ont envoyé une petite bouteille de vin de messe, avec l'étiquette : « Médicament contre le mal d'estomac », et des hosties cachées dans une torche contre l'humidité.

La police m'a demandé : « Vous avez mal à l'estomac ? – Oui. – Voilà un peu de médicament pour vous. On ne pourra jamais exprimer ma grande joie : chaque jour, avec trois gouttes de vin et une goutte d'eau dans la paume de la main, je célébrais la messe. Voilà mon autel et voilà ma cathédrale ! C'est le vrai remède de l'âme et du corps : « Remède d'immortalité, antidote pour ne pas mourir, mais pour avoir toujours la vie en Jésus » comme le dit Ignace d'Antioche.

Chaque fois j'ai l'opportunité d'étendre les mains et de me clouer sur la croix avec Jésus, de boire avec lui le calice le plus amer. Chaque jour, en récitant les paroles de la consécration, je ratifie de tout mon cœur et de toute mon âme un nouveau pacte, un pacte éternel entre Jésus et moi, par l'intermédiaire de son sang mêlé au mien. Ce furent les plus belles messes de ma vie ! [...]

L'eucharistie est devenue pour les autres chrétiens une présence cachée et encourageante, au milieu de toutes les difficultés. Des chrétiens qui vivaient avec moi ont adoré Jésus clandestinement, comme cela s'est passé si souvent dans les camps de prisonniers de ce 20^e siècle.

Au camp de rééducation, nous étions divisés en groupes de 50 personnes ; nous dormions sur un lit commun, où chacun avait droit à 50 cm. Nous nous sommes arrangés pour que ce soient

cinq catholiques qui se trouvent autour de moi. À 21h30, il fallait éteindre la lumière et tout le monde devait aller dormir.

Je me penchais à ce moment-là sur le lit pour célébrer la messe, de mémoire, et je distribuais la communion en passant la main sous la moustiquaire. Nous avons même fabriqué de petits sachets avec le papier des paquets de cigarettes, pour conserver le Saint-Sacrement et le porter aux autres. Jésus eucharistie était toujours avec moi, dans la poche de ma chemise.

Chaque semaine, avait lieu une séance d'endoctrinement, à laquelle devait participer tout le camp. Avec mes compagnons catholiques, nous profitions de la pause pour passer un petit sac à chacun des quatre autres groupes de prisonniers : il savait tous que Jésus était au milieu d'eux. La nuit, les prisonniers se relayaient en des tours d'adoration. Jésus- eucharistie était une aide inimaginable, dans sa présence silencieuse : de nombreux chrétiens retrouvaient la ferveur de la foi. Leur témoignage de service et d'amour avait un impact toujours plus fort sur les autres prisonniers. Même des bouddhistes et des non chrétiens parvenaient à la foi. La force de l'amour de Jésus était irrésistible.

Ainsi l'obscurité de la prison est-elle devenue lumière pascale, et la semence a germé sous terre, durant la tempête. La prison s'est transformée en école de catéchisme. Les catholiques ont baptisé leurs compagnons, ils en sont devenus les parrains.

Environ 300 prêtres en tout ont été emprisonnés. Leur présence dans les différents camps n'a pas été providentielle que pour les catholiques ; elle a aussi été l'occasion d'un dialogue interreligieux prolongé qui a créé amitié et compréhension avec tous, non seulement travers les paroles mais dans la vie.

Jésus est devenu ainsi – comme disait Saint Thérèse d'Avila – « notre compagnon au très Saint-Sacrement » (Thérèse de Jésus, Livre de la vie, ch. 22, in Oeuvres complètes, Seuil, Paris 1995, p. 223).

In Témoin de l'espérance, éd. Nouvelle Cité 2003, pp. 163–169.

L'œuvre de l'Esprit Saint

Un fait me revient en mémoire : un curé du Nord Vietnam a vu un jour arriver un groupe de la tribu H'Mong.

- D'où venez-vous ? Leur a-t-il demandé.
- Nous venons de Lai Châu où s'est déroulé en 1954 la bataille de Dien-Bien-Phu perdu par les Français). Nous avons marché pendant six jours dans la montagne.
- Mon Dieu ! Mais pourquoi ?
- Nous voudrions recevoir le baptême, tout de suite.
- C'est impossible ! Il n'y a chez vous ni prêtres, ni catéchistes, vous ne connaissez ni la religion ni les prières.
- Nous avons tout appris par une radio des Philippines.
- Mais quelle radio ? Aucun émetteur catholique ne transmet dans votre dialecte !
- C'était la radio « Source de vie » !
- Une radio protestante, et maintenant vous voulez devenir catholique ! Quelle surprise !

Profondément ému, le prêtre s'est exclamé :

- Une nouvelle Pentecôte ! L'œuvre de l'Esprit Saint ! L'Esprit Saint !

Et il leur a demandé :

- Vous ne pouvez pas rester un peu plus longtemps ?
- Père, c'est impossible, nous avons apporté avec-nous du riz pour 14 jours : 12 jours de voyage et 2 d'étude et de prière...

Ils furent donc baptisés, confirmés, assistèrent pour la première fois à la sainte messe et reçurent l'eucharistie.

- Vous n'aurez plus aucune messe chez vous, vous n'avez pas d'église. Comment ferez-vous ?
- Le soir, par groupes de trois ou quatre familles, nous écoutons la radio pour prier ensemble et étudier la religion. Le dimanche, nous travaillons dans les rizières mais nous arrêtons de travail à 9h30, nous laissons les buffles libres et nous assistons à la messe à travers *Radio Veritas* de Manille.

Je désire profiter de cette occasion pour remercier *Radio Veritas* et *Radio Vatican* pour le très beau travail d'évangélisation qu'elles font à travers leur programme vietnamien et H'Mong. Les H'Mong sont désormais en effet heureux d'avoir une émission dans leur propre langue.

Entre-temps ces nouveaux baptisés ont transmis la foi à 5000 de leurs concitoyens. L'Esprit Saint ne nous laisse pas orphelins.

In *Témoin de l'espérance*, ed. Nouvelle Cité, pp. 238-239

8. Les béatitudes du politique

Heureux l'homme politique qui est conscient du rôle qui est le sien.

Heureux l'homme politique qui voit son nom honorabilité respecté.

Heureux l'homme politique qui œuvre pour le bien commun et non pour le sien.

Heureux l'homme politique qui cherche toujours être cohérent et respecte ses promesses électorales.

Heureux l'homme politique qui réalise l'unité et, faisant de Jésus son centre, la défend.

Heureux l'homme politique qui s'est écouté le peuple avant, pendant et après les élections.

Heureux l'homme politique qui n'éprouve pas la peur, en premier lieu celle de la vérité.

Heureux l'homme politique qui ne craint pas les médias car c'est uniquement à Dieu qu'il devra rendre des comptes au moment du jugement.

In C.U. n°5/2019, p 13